

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 33 (1888)
Heft: 8

Artikel: Le bataillon de carabiniers no 2 au passage de la Gemmi
Autor: F.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336781>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le bataillon de carabiniers n° 2 au passage de la Gemmi.

Le bataillon de carabiniers n° 2, sous les ordres de M. le major de Westerweller, a passé son cours de répétition du 10 au 28 juillet. Ce cours commencé sur la place d'armes de Fribourg, s'est terminé par six jours de marches et manœuvres de Berne à Sion, par le col de la Gemmi.

Le dimanche 22 juillet, à 11 heures 30, la troupe partait de Fribourg, forte de 650 hommes environ, le cadre d'officiers étant complet, et était transportée à Berne par train spécial. Sitôt débarquée, elle se mit en marche par la grande route de Thoune. L'étape était faible, 12 kilomètres seulement avant d'arriver à Munzigen, lieu des cantonnements.

Il est singulier de constater que cette journée, la moins fatigante peut-être de tout le programme des manœuvres, a néanmoins été celle qui laissa le plus à désirer. La tâche de la garde-colonne d'arrière fut pénible ; chaque compagnie eut ses traînards qu'il fallut pousser en avant ; les officiers eurent du mal à conserver dans leurs subdivisions l'ordre et la bonne volonté.

Les raisons que l'on peut invoquer de ces faits sont diverses.

Premièrement la troupe n'était pas encore entraînée ; de plus, elle était fatiguée par les événements de la veille. Le soir précédent, un incendie avait éclaté en ville. La compagnie de piquet fut aussitôt envoyée sur le lieu du sinistre pour y porter aide et secours. C'était la compagnie genevoise. En même temps la compagnie de Fribourg fut mise de piquet et dut se tenir prête à partir d'un instant à l'autre, le feu paraissant augmenter d'intensité dans des proportions considérables. Une partie des troupes n'avait donc pas pu prendre la veille du départ tout le repos nécessaire.

Autre cause. L'étape a été commencée au milieu du jour par une chaleur étouffante, après une heure de trajet dans des wagons surchauffés ; l'eau manquait le long de la route couverte de poussière. Impossible de s'humecter les lèvres.

L'impression le soir de cette première étape ne fut donc pas des plus favorables. Heureusement les marches des jours suivants vinrent la modifier.

Dès le lendemain les choses changèrent. Pendant les 34 kilomètres qui séparent Munzigen de Reichenbach, la course se fit dans de bonnes conditions ; peu ou point de traînards ; quelques

pieds blessés, mais pas assez grièvement pour empêcher les hommes de continuer leur route le lendemain. D'ailleurs on commençait à pénétrer dans la montagne. C'était pour beaucoup une expérience toute nouvelle, et la curiosité aidant, les soldats comme les officiers s'éveillèrent gaîment à la diane le matin du troisième jour, soit le mardi 24 juillet.

L'étape était de 20 kilomètres environ, mais un exercice de combat devait être fait.

La troupe paraissait moins bien entraînée que la veille. En passant à Frutigen, certaines compagnies n'avaient plus tout l'ordre désirable. La garde colonne d'arrière dut même se charger de quelques sacs et fusils que leurs propriétaires, nous signalons le fait à regret, se refusaient à porter.

Au-dessus de Mitholz, le combat s'engagea. Une trentaine d'hommes chargés de fanions marquèrent sur une hauteur escarpée les positions de l'ennemi.

Nous n'avons pas mission pour critiquer la manière dont le combat se déroula. Contentons-nous de déclarer que s'il s'était agi d'un engagement sérieux, la position forte comme elle l'était, exigeant de la part de l'assaillant une véritable ascension le long de pentes excessivement raides, n'aurait pas été si aisément emportée.

Avant 4 heures, la colonne fit son entrée à Kandersteg.

Le temps avait été peu favorable. De fortes averses avaient transpercé les hommes, rendant plus lourd le paquetage et rouillant les armes. En outre, la journée avait été attristée par un accident, dont les conséquences ne seront heureusement pas graves, mais sur lequel à ce moment-là on était encore imparfaitement renseigné. Un soldat avait été renversé par un char, dont les roues lui avaient passé sur une jambe. On crut tout d'abord la jambe cassée. Il n'en était rien ; il s'agissait d'une simple fêlure du tibia qu'une quinzaine de jours de repos suffiront à remettre.

Vers 5 heures du soir, M. le colonel-divisionnaire Lecomte, inspecteur du bataillon, fit son entrée dans les cantonnements, accompagné d'un adjudant (lieutenant Feyler). Peu après arrive encore toute la colonne des chevaux et mulets, nécessaires au transport, à travers la montagne, des bagages du bataillon.

L'aspect de la vallée est des plus pittoresques. Etroite, encaissée, elle serpente entre de hauts rochers aux flancs desquels de lourds nuages gris s'accrochent ou se traînent péniblement. La Kander, que bordent les pâturages et les sapins, grossie par les

pluies d'orage, roule avec fracas ses eaux tourmentées. En amont, le Gasterthal s'ouvre sombre, béant, entre ses rocs gigantesques dominés par les glaciers.

C'est au milieu de cette nature grandiose que sont disposés les cantonnements. Les touristes s'arrêtent, étonnés de tant d'animation au sein de ces montagnes habituellement si paisibles dans leur sereine majesté. Au grondement du torrent et des cascades jaillissantes se mêlent l'éclat grêle du cuivre et le roulement du tambour que l'écho répercute. Ici, une compagnie s'apprête au bain; là, ce sont des soldats préparant leur paquetage du jour suivant, nettoyant les fusils, faisant sécher les tuniques sur les barrières du chemin. Le long de la route, des groupes échelonnés interrogent le ciel, toujours lourd, uniformément gris. — Des cuisines de compagnies espacées sur la rive, une bonne odeur chaude de soupe s'exhale.

Peu à peu le jour baisse; la vallée s'assombrit; le long des noirs rochers, les sapins se confondent. Par-ci par-là, un feu pique l'ombre d'une clarté inégale. C'est l'heure de la retraite. Les trompettes retentissent et éveillent un instant encore tous les échos du val. Puis ils s'évanouissent, et les bruyantes sonneries terminées font paraître plus profond encore le silence de la nuit.

.
Quatre heures du matin! La fanfare retentit, vibrante et claire. C'est la diane. C'est aussi l'annonce de la grande journée. Ce soir le col sera franchi.

Comme par enchantement le temps s'est rasséréné. Plus un nuage. Chassés par le vent du nord, les brouillards ont fui et laissé le ciel découvert dans toute sa pureté. Déjà, les premiers rayons du soleil dorent, là-haut au sommet, les neiges de l'Altels.

En un clin d'œil tout le monde est sur le pont. Les hommes de corvée se présentent à la distribution; on veille aux derniers préparatifs; les chevaux sont sellés, les mulets chargés.

Le soir précédent, au rapport du bataillon, le major a donné ses instructions détaillées. Toutes les mesures sont prises pour éviter les fatigues inutiles, pour parer aux accidents. Les compagnies, jusqu'au sommet du col, marcheront en colonne par deux à 15 minutes de distance, leurs chefs devant régler l'allure avec soin, un pas de montagne allongé mais lent, et veiller à ce que les haltes-horaires s'exécutent à l'heure dite.

Malgré les étapes des jours précédents, le bataillon paraît dispos. Quatre malades seulement sont renvoyés comme incapables de passer la montagne.

A 5 heures précises, le signal du départ est donné. La troisième compagnie, compagnie genevoise, s'ébranle. Elle ouvre la marche. Plus loin viennent les Valaisans, puis les Neuchâtelois, puis les Fribourgeois.

Pendant la première heure, chaque compagnie est suivie de ses bagages à dos de mulets. Plus tard, ceux-ci devancèrent la colonne pour arriver avant la troupe à Louèche-les-Bains.

A peine hors du village on entre sous bois en traversant la Kander, et la montée commence aussitôt. Le chemin, bon et large sentier de mulets, forme de nombreux lacets, tantôt bordés de mousse et ombragés de sapins, tantôt traversant de petits pierriers, et longeant le bas des rochers.

On s'élève rapidement. La dernière maison de Kandersteg, soit l'hôtel de la Gemmi, est à la cote 1204 mètres; le dernier lacet, soit l'endroit où le chemin en pente plus douce s'enfonce dans la montagne, est à la cote 1833 mètres. C'est donc plus de 600 mètres que l'on gravit en nombreux zigs-zags.

Du haut de la côte, un peu après six heures, le spectacle est charmant. Deux compagnies sont engagées dans les lacets; la troisième sort du village et va pénétrer sous bois; la quatrième, un peu en retard, s'avance au loin sur la grand'route, marchant en colonne par files. Les hommes sont pleins d'entrain. De joyeux *juhé* retentissent; tout en bas un trompette, un Fribourgeois sans doute, entonne « Les bords de la libre Sarine. » Entre les colonnes, de nombreux touristes, qui à pied, qui à mulet, gravissent aussi la montagne, paraissant prendre grand plaisir à ce spectacle imprévu. Quelques officiers allemands en civil observent la marche d'un air entendu. Nos soldats leur semblent bien gais pour des gens portant l'uniforme. Des touristes féminins aussi, et en assez grand nombre, suivent ou précèdent les compagnies au hasard de la course. Quand ils devancent ces touristes-là, les jeunes lieutenants ont de courtes distractions, pendant lesquelles ils regardent si l'étoile d'or de leurs brides scintille bien aux rayons du soleil. Quant aux soldats, ils ravagent les rhododendrons du bord du chemin, pour en fleurir leurs képis. Cette décoration-là en vaut bien une autre.

Au dernier contour, le spectacle change. On aperçoit tout à coup devant soit la gorge menaçante du Gasterthal, cirque immense, vertigineux de rochers sauvages, dominés par les montagnes géantes, l'Altels, le Balmhorn, le Schilthorn, le Sackhorn, le Doldenhorn, dont les glaciers aux séracs tourmentés resplen-

dissent, éclatants sous le ciel bleu. Tout au fond, mince ruban d'argent, la Kander précipite ses ondes, trop éloignées pour que l'oreille en perçoive le fracas.

Puis le tableau change encore. Le sentier pénètre de plus en plus dans l'étroit vallon qui aboutit au col. A gauche et à droite de maigres pâturages, encombrés de gros blocs de pierres, montent jusqu'aux rochers à pics. Par-ci par-là, quelques pins rabougris poussent au milieu des rocailles. A Winteregg, nous traversons un immense troupeau de vaches. Elles nous regardent passer de leurs gros yeux calmes et bêtes...

Tout à coup retentit une bruyante fanfare. C'est le passage de la frontière par la compagnie valaisanne. Elle pénètre sur le sol de son canton, et pour faire dignement son entrée, elle a placé ses tambours et trompettes à sa tête, et s'avance fièrement, l'arme sur l'épaule, correcte, les files alignées, comme sur la place d'exercice. Des hurrahs retentissent, et dans le lointain, les Neuchâtelois qui suivent, pour faire fête à leurs camarades, crient : « Vive le Valais ! »

La marche continue ; le chemin est presque à plat. Les unes après les autres, les compagnies défilent sans s'arrêter devant la petite auberge de Schwaarenbach, au grand mécontentement de l'hôtelier, qui depuis la veille calculait le bénéfice que lui rapporterait l'arrêt de tout un bataillon sur le seuil de sa cave.

Enfin, vers les 9 1/2 heures, la compagnie de tête atteint la rive du Daubensee. C'est là que doivent avoir lieu la grande halte et l'inspection. A mesure qu'une compagnie arrive, elle forme les faisceaux, pose les sacs à terre et prend son repas. Ce repas se compose de la viande de conserve distribuée au départ, et du café dont les gourdes ont été remplies. Un ordre spécial a défendu le vin et les alcools jusqu'à l'arrivée à Louèche-les-Bains.

Une fois le bataillon au complet, l'adjudant le prépare pour l'inspection.

L'emplacement occupé, en contre-bas de la route et le long du lac, est une pelouse accidentée, parsemée de gros blocs, à l'ombre desquels pousse tout un monde de fleurs alpestres, gentianes aux pétales d'un sombre azur, anémones souffrées, coquettes ancolies.

Le bataillon, le dos tourné au lac, est formé en ligne, drapeau au centre, la fanfare en arrière du front. Le second rang prend sa distance, et l'inspecteur, vu le terrain, s'avance au pas devant la

troupe; la fanfare sonne au drapeau, la bannière flotte, agitée par le vent du glacier, qui, là-haut, descend du Wildstrubel.

Après avoir fait exécuter quelques mouvements de l'école du soldat 2^e section, l'inspecteur donne l'ordre de sonner l'appel aux officiers. Ceux-ci se présentent devant le front, et en quelques mots, M. le colonel Lecomte leur exprime le plaisir qu'il éprouve à voir le bataillon de carabiniers n^o 2 franchir, le premier, depuis la nouvelle organisation militaire, ce passage de la Gemmi si important pour la défense de nos Alpes. Il espère que cette inspection sur les rives du Daubensée, sous les glaces du Lämmerm, à 2300 mètres d'altitude, laissera un souvenir durable chez tous ceux qui y auront assisté, souvenir non seulement de la splendeur de notre patrie, mais aussi de ce que peut faire le soldat s'il y met de la discipline, de l'entrain et de la bonne volonté. L'orateur termine par quelques mots de recommandation au sujet de la descente.

Puis le bataillon défile, vrai défilé d'inspection de montagne, non en colonne par pelotons correctement alignés (où trouver à ces hauteurs l'espace nécessaire pour cela), mais en simple colonne par files, les hommes avançant d'un pas dégagé au milieu des pierres, des rocailles, des fluctuations du terrain, se redressant aux accents d'une marche bien cadencée, plus fiers de ce modeste défilé dans la solitude alpestre que des plus brillantes revues de plaine au milieu des applaudissements de la foule.

Les compagnies reprennent leur distance entre elles, et, chacune à son tour, s'engagent dans la dernière montée où quelques névés fondent lentement au soleil.

A midi et demie a lieu la dernière halte horaire avant la descente.

A ce moment, les Valaisans qui ont pris la tête s'arrêtent juste au premier lacet, un peu au-dessous du col. Les Genevois occupent le rocher le plus élevé, dominant à pic le petit hôtel du Wildstrubel. Ils entourent le drapeau, dont les plis rouges et blancs se déroulent joyeusement, et entonnent un chœur patriotique. Au loin, les Fribourgeois chantent leur « Ranz des vaches » dont les *liauba* arrivent jusqu'à nous répercutés par de faibles échos. De nombreux hôtes de Louèche-les-Bains, des Suisses pour la plupart, sont venus à la rencontre du bataillon, et constatent avec plaisir le bon esprit dont la troupe est animée.

La vue des Alpes est de toute beauté. Le magnifique panorama qu'offrent les montagnes géantes de Zermatt s'étend presque

sans un nuage sous le ciel bleu. Seul, le Mont-Rose a son sommet légèrement voilé, mais le Weisshorn, le Cervin, la Dent-Blanche, et tant d'autres, dressent leurs pyramides majestueuses couronnées de neiges éternelles. A nos pieds, l'énorme paroi de rochers de la Gemmi tombe à pic, à une profondeur de plus de 1000 mètres et tout au pied, paraissant s'accoter contre le roc, le village de Louèche-les-Bains dort paisiblement sous la chaleur du jour.

La marche est reprise. C'est maintenant le moment pénible de l'étape. La pente est excessivement raide, et le gouffre vertigineux. Heureusement le chemin est excellent, mais il suffirait d'une glissade, d'une pierre se détachant sous les pas d'un soldat, d'une seconde de vertige, pour provoquer un malheur peut-être irréparable.

Par bonheur rien de tout cela n'arrive. Dans les mauvais passages, les hommes marchent avec précaution, sous l'œil vigilant de leurs officiers, et la foule des spectateurs accourus au bas du passage pour assister à la descente ne peuvent que constater le bon ordre avec lequel la file indienne des carabiniers, compagnie après compagnie, se dévale le long des rochers, suivant, le sac sur le dos et l'arme suspendue, les nombreux tours et détours du sentier.

Au pied de la montagne, les compagnies sont reçues par la fanfare de Louèche-les-Bains, qui exécute en leur honneur les plus beaux morceaux de son répertoire. Enfin la garde colonne d'arrière débouche à son tour sur la place de rassemblement, et son chef vient annoncer au commandant que de toute la journée, il n'a pas eu un trainard à recueillir.

C'est à quatre heures précises que le bataillon, en bon ordre et musique en tête, fit son entrée dans le village. De nouvelles surprises l'y attendaient; une double réception, celle des dames, pleine de grâce et de charmante délicatesse, qui se manifeste par une avalanche de fleurs; celle de la municipalité, prévoyante autant que cordiale, qui consiste en une généreuse distribution de vin à tout le bataillon.

Après quoi la troupe gagna ses cantonnements.

Enfin, le soir, un bal des mieux réussi, rapidement et aimablement organisé par quelques hôtes de l'Hôtel de l'Union, fit gaiement terminer aux officiers du bataillon, en compagnie d'une agréable société, dont les dames firent, comme toujours, le plus bel ornement, cette journée si bien commencée et si bien remplie.

Nous n'insisterons pas sur les deux derniers jours de manœuvres qui conduisirent le bataillon à Sierre, après un violent orage en sortant de Louèche-les-Bains et un combat dans le bois de Finge, puis le lendemain à Sion. Aussi bien l'expérience intéressante était-elle le passage du col. Cette expérience a réussi au-delà de toute espérance. Il en ressort que par un temps propice, et dans les conditions où se trouvait placé le bataillon de carabiniers n° 2, il serait possible de faire passer la Gemmi en douze heures au maximum, non seulement à un bataillon à effectif complet, mais à un régiment tout entier, avec armes et bagages; ces derniers à dos de mulets naturellement.

Avec l'air léger et réconfortant de la montagne, l'homme marche plus aisément; il sent moins la fatigue; il est aussi moins incommodé par la grande chaleur qui rend parfois si pénible une course soutenue dans la plaine.

Grâce au système adopté des compagnies marchant isolément, les soldats avancent, à peu de chose près, aussi vite qu'une réunion de touristes ordinaires, et la preuve en est le temps mis par les carabiniers à parcourir la distance de Kandersteg à Schwaarenbach, et de Schwaarenbach au Daubensée, enfin du Daubensée à Louèche. Partie à 5 heures de Kandersteg, soit d'une altitude de 1169 mètres, la compagnie de tête débouchait un peu après huit heures à Schwaarenbach, situé à la cote 2067. En trois heures elle a donc gravi une pente de 900 mètres. Une heure et demie plus tard, elle était au Daubensée. Depuis là il suffit du même temps pour arriver à Louèche-les-Bains.

Ces calculs faits pour la compagnie de tête sont vrais pour toutes les autres; c'est ainsi également que toutes ont mis une petite heure pour descendre la paroi de rochers qui du col tombe sur Louèche.

Pour parcourir le chemin de Kandersteg à Louèche-les-Bains, un marcheur ordinaire mettra donc sans se presser six heures au maximum. Une école de Lausanne, composée de 80 gamins de 14 à 16 ans, a mis ce temps-là pour faire le trajet, la veille du passage par le bataillon.

Donnons à des soldats marchant en troupe une marge de 1 1/4 heure, accordons leur une grande halte de 1 1/2 heure, enfin comptons 3 intervalles de 1/4 d'heure entre les quatre compagnies (10 minutes suffiraient amplement), nous arrivons ainsi à un maximum de 9 1/2 heures pour permettre au bataillon d'arriver, rallié, à Louèche-les-Bains. Et nous le répétons, nous comptons très largement.

Supposons que nous ayons à faire à un régiment. Il faut ajouter huit intervalles de 1/4 d'heure entre les compagnies, il nous reste encore une marge de 1/2 heure pour atteindre les 12 heures dont nous parlions.

Une expérience restait à faire qui n'a pu l'être qu'en partie. Il s'agissait de savoir si des chevaux non habitués à la montagne, des chevaux d'officiers, pouvaient, eux aussi, exécuter le passage sans danger, et surtout sans fatigue exagérée. Malheureusement, MM. les officiers du bataillon ont cru devoir renvoyer leurs chevaux par chemin de fer, pour supporter, comme la troupe, les fatigues de la course à pied. L'expérience n'a pu se faire qu'avec les chevaux de M. le colonel-inspecteur et de son adjudant.

Or ces deux chevaux, nullement entraînés, n'ayant jamais connu la montagne (un d'eux arrivait de la Bretagne), ont passé le col dans les deux sens, sans aucune difficulté. Ils l'ont passé de Louèche à Kandersteg pour aller à la rencontre du bataillon, ils l'ont repassé le lendemain de Kandersteg à Louèche avec le bataillon. Ces deux passages se sont convenablement effectués, les chevaux étaient naturellement tenus à la bride, les cavaliers ayant mis pied à terre dans les pentes trop abruptes. Et malgré ces deux étapes très fortes, ils ont continué sans interruption les marches et manœuvres des jours suivants.

L'inspection s'est terminée le 27, à 10 heures du matin, à Sion. Après une gracieuse invitation à dîner faite par le Conseil d'Etat au corps des officiers, le train de trois heures emporte les compagnies de Genève, Fribourg et Neuchâtel, chacune étant dirigée sur le chef-lieu de son canton respectif pour être licenciée le lendemain.

En terminant, qu'il nous soit permis de rendre hommage aux municipalités de Louèche-les-Bains et de Sierre, ainsi qu'au Conseil d'Etat du Valais de l'hospitalité cordiale et généreuse avec laquelle ils ont reçu la troupe. Le souvenir d'une aussi gracieuse réception ne sera pas le moins agréable de ceux qu'officiers et soldats du bataillon de carabiniers n° 2 emportent des six jours de courses-manœuvres qu'ils viennent de faire. F. F.



Le chronographe Le Boulengé modifié.

M. le colonel Le Boulengé nous adresse les lignes suivantes au sujet des modifications qu'il a apportées au chronographe dont il est l'inventeur :